

Le brancard à foin où l'échelle à foin.

On a vu que dans certaines zones marécageuses du Bas-du-Chenit, au bord de l'Orbe, on mettait le fourrage en filets. Il convenait de pouvoir charrier ceux-ci une fois remplis sans trop de peine. On les mettait donc sur un engin que l'on nommera brancard à foin. Il en existe encore plusieurs exemplaires en des états divers.



Brancard à foin.

Nulle trace par contre de personnages s'activant avec l'échelle à foin. Combien par ainsi d'activités diverses qui n'ont laissé aucune trace photographique ? Des dizaines voire des centaines, perte inestimable que nous tentons de combler quelque peu en plaçant ici les photos de ces outils et objets divers qui rendirent tellement de services autrefois.

Mais si la perte est au niveau régional, elle l'est plus encore peut-être au niveau cantonal, avec une collectivité qui ne s'est que peu donnée la peine de conserver les témoins physiques d'autrefois.



Nous l'appellerons aussi échelle à foin. Ici celle de Le Coultre-Vautier qui demandait à être réparée.

Samuel Aubert, dans *Souvenirs de jeunesse*, écrits vers 1950, à rappeler des fenaisons au bord de l'Orbe. Toutefois il ne semble pas qu'ici la famille ait utilisé des filets et des échelles à foin. Il faut sans doute remonter le cours de l'Orbe jusqu'au Bas-du-Chenit pour retrouver ce type de procédé. En témoigne l'engin de la famille Le Coultre-Vautier, précisément du Bas du Chenit.

Les fenaisons étaient bien plus pénibles qu'aujourd'hui. Les faucheuses, les monte-charges étaient inconnus. Le travail s'effectuait lentement. Quand on voulait rentrer deux à trois chars par jour, c'était le maximum. Au village, deux chevaux seulement étaient à disposition. Dès qu'un char était à peu près chargé, on m'envoyait quérir le cheval des Guignard, père de G. Lesch. Il fallait le trouver. Souvent on engrangeait à bras. Du reste, l'avancement du char au champ se faisait à bras. Chacun poussait de toutes ses forces et l'avance était tout de même bien lente. Une fois les chars à la grange, il s'agissait de les décharger, et quand la tâche était déjà un peu haute, 4 hommes étaient nécessaires pour accomplir ce pénible travail. Un sur le char, un sur l'arrochoir soit le plafond de l'écurie, un sur les ébauchées, soit le plafond de la grange, un sur un pont d'où il jetait le foin sur le tas où les enfants étaient appelés à piler. Entre 13 et 16 ans, j'ai souvent fonctionné sur l'arrochoir pour jeter sur les ébauchées les fourchées venant du bas. Un éreintement, de la poussière.

Autrefois on possédait un champ de 3 poses Vers les Moulins, entre l'Orbe et le canal de la scie qui produisait un petit foin, des bâches, la récolte était maigre : quatre chars au plus. Pas de pont pour atteindre la route ; les chars devaient traverser l'Orbe pour y arriver. Le voiturier se mettait à cavalier sur son cheval et l'oncle Léon, ayant ôté ses souliers, appuyait le char de sa fourche en marchant

dans l'eau. Pour nous les enfants, les fenaisons Vers les Moulins étaient un peu une fête parce qu'on dînait et goûtait au champ et dans les moments de repos, on allait s'amuser au bord de la rivière. Il en allait de même lorsqu'on faisait « Vers l'Orbe », soit vers les Sauges. Le champ appartenait aux trois familles Aubert en indivision : chez l'oncle Léon, chez nous, chez l'oncle Charles (grand-père du cousin William). Il était divisé en trois parcelles que les trois familles fenaient alternativement. Agé de 17 ans, à moi tout seul j'avais fauché notre « brique », environ 450 toises, en un jour et demi. Plus anciennement les trois propriétaires faisaient ensemble, édifiaient des groupes de trois chirons que le tirage au sort attribuait aux ayants droit. Ce mode de faire était plus ancien que moi.